

Psychanalyse et neurosciences cognitives : parcours historique

par Jacques Boulanger

I. Introduction

L'histoire des sciences est en partie dépendante des inventions technologiques. Je pense à trois découvertes déterminantes pour ce que je vais pour exposer, à savoir un parcours historique de la psychanalyse d'une part, des neurosciences cognitives d'autre part. Ces trois découvertes sont l'électromagnétisme, l'informatique et la résonance magnétique. Elles accompagnent trois paradigmes scientifiques : la théorie freudienne de l'inconscient, la théorie de l'information première version, dite computationnelle, enfin la théorie de l'information deuxième version, dite connexionniste, modèle actuel des neurosciences cognitives.

Freud, en parlant de quantum d'affect, de trajet de l'excitation, de source somatique, de flux pulsionnel, de résistance, de bipolarité, de forces opposées, de niveau zéro de l'excitation, de compartiments sous tension, en tâtant à l'hypnose, élabore son modèle au contact de l'électromagnétisme ambiant de la fin du XIXe siècle et plus largement du modèle de la thermodynamique. Les sciences cognitives, elles, sont nées avec l'informatique (Von Neumann et Turing, de 1930 à 1940) et l'électronique (l'invention du transistor en 1947). La découverte du phénomène de résonance magnétique, enfin, en 1946 par Purcell et Bloch et son application à la médecine à partir des années 70/80 vont permettre une exploration fine et dynamique du cerveau et renouveler la neurophysiologie. La "*décade du cerveau*" décrétée en 1990 aux États-Unis allait, selon Marc Jeannerod, "*bouleverser notre conception de la condition humaine*".¹ La neuropsychologie est une discipline issue de ce neurocognitivismes. Elle s'attache, de Piaget à Luria, à comprendre le cerveau comme support de l'intelligence et de comprendre l'intelligence comme intégrée au cerveau, et, pour ce faire, à décontextualiser son fonctionnement.

Mais il n'y a pas que la science. Nos cadres de pensée, s'ils sont influencés par les progrès scientifiques, se développent aussi sur le terrain de la philosophie. André Green² rappelle ce que le corpus théorique freudien doit à la philosophie introspective allemande du XIXe s (Von Hartmann, Hegel, Shelling, Shopenhauer), surtout à Brentano, philosophe de l'intentionnalité et Nietzsche. Pour Rogério Miranda de Almeida³, la conception freudienne de l'inconscient doit beaucoup à Nietzsche, philosophe de la mort du père (de Dieu), de l'éternel retour, de la compulsion morbide, de la volonté de puissance : "*N'oublions pas que le leitmotiv qui traverse toute l'œuvre de Nietzsche est celui des forces et de leurs déploiements, de la construction et de la destruction, du créer et de l'anéantir*". Le cognitivismes, de son côté, trouve sa généalogie dans la philosophie de l'esprit opposant les physicalistes ("*Rien n'est immatériel*") aux spiritualistes et fonctionnalistes (la machine est une chose, le traitement de l'information une autre). Pour Green, une bifurcation s'est produite après Brentano. Les travaux de ses deux élèves que furent Husserl et Freud, donnèrent naissance à deux branches : logico-positivisme, qui vise à expliquer, d'où provient le cognitivismes, et l'herméneutique, science de l'interprétation, qui vise à comprendre, comme la psychanalyse. Pour notre propos d'aujourd'hui, cette bifurcation aboutirait à une séparation culturellement admise entre "*cognitif*" et "*psychique*". Cette distinction contingente se retrouve, par exemple, dans les textes de la définition française du handicap (loi 2005) : " « ... *toute limitation d'activité ou restriction de participation à la vie en société subie dans son environnement par une personne en raison d'une altération substantielle, durable ou définitive d'une ou plusieurs fonctions*

¹ JEANNEROD, M. Histoire de la psychologie, Sciences Humaines, 2012, p. 186.

² GREEN, A. *Psychanalyse, neurosciences, cognitivismes*, Monographie RFP, PUF, 1997, p. 19.

³ <http://leportique.revues.org/336>

physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, d'un polyhandicap ou d'un trouble de santé invalidant ».

II. Histoire de la psychanalyse

S'il était né cent ans plus tard, Freud serait peut-être neuroscientifique. En 1877, étudiant boursier, il travaille au laboratoire de physiologie du système nerveux de Brücke. Il s'installera ensuite en libéral et ira à Paris voir Charcot, à Nancy voir Bernheim ; il y découvre, à travers l'hypnose, une nouveauté de la neurologie française : l'interaction avec le patient. Sa formation se fait donc au croisement de la science allemande en biologie du système nerveux et des recherches de pointe de la clinique psychiatrique française, entre positivisme et herméneutique. De retour à Vienne, il expérimente l'hypnose avec Breuer, découvre l'abréaction, c'est-à-dire l'affect au premier plan, tout en poursuivant ses réflexions neuropsychologiques qu'il consigne dans un texte non-publié, *l'Esquisse*. Il cherche un modèle unique pour la biologie et la psychologie. Mais il se rendra compte qu'il n'a pas les moyens technologiques de ses ambitions exploratoires. Il renoncera en 1897 à la neuropsychologie. C'est que dans le même temps il a aussi consigné des observations cliniques qui l'intriguent. L'une d'elles est ce cri d'une patiente (Emmy von N. : *"Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas !"*). Il ne bouge ni ne parle, et, bien sûr, ne la touche pas. Il expérimente ainsi une méthode d'exploration inédite de la mémoire : pour peu qu'on laisse la pensée aller librement son cours, il est possible de retrouver ce que le médecin ignore de l'histoire du patient mais que celui-ci sait sans le savoir. Cette injonction d'Emmy deviendra la règle fondamentale de la psychanalyse : *"Le patient associe librement ; l'analyste s'abstient de tout jugement"*. Dans ce flot de paroles qui débordent le contrôle conscient Freud isolera des éléments majeurs : l'importance du langage symbolique, de la sexualité, du traumatisme. Il comprend ensuite que le trouble du patient ne provient pas que de la survenue du seul événement extérieur (perception-conscience), qui ne suffit pas à déterminer le traumatisme, mais que c'est sa collusion avec l'activité fantasmatique qui rend la situation traumatique. En vocabulaire neurocognitiviste, on pourrait dire que ce sont bien les distorsions internes du système, de la *"boîte noire"* cérébrales, donnent au traitement du signal d'entrée un trajet qui comporte une dose d'aléatoire.

En 1900, Freud publiera ses travaux sur le rêve et cette œuvre est considérée comme acte de naissance de la psychanalyse. Par l'expérience clinique de la résistance du patient aux interprétations Freud découvre le refoulement et l'inconscient. La rencontre de son sens clinique et de sa formation philosophique produit la première topique : inconscient, préconscient, conscient.

La période suivante, jusqu'en 1913, verra le développement de cette topique en lien avec un élément qui deviendra à la fois le postulat impératif de quiconque se dit psychanalyste et le *casus belli* d'avec la médecine, dans l'immédiat, et d'avec Pierre Janet, Jean Piaget, et beaucoup d'autres, même parmi ses disciples : l'importance de la sexualité infantile dans l'étiologie des troubles psychiques en particulier et dans la vie psychique, y compris cognitive, en général. La liberté de penser qu'il prit progressivement, puis radicalement aboutit à sa prise de distance d'avec la médecine lors du Congrès de l'*Association Allemande de Psychiatrie* de 1913 à Breslau, constatant que la controverse sur la sexualité infantile tournait à son désavantage malgré l'alliance de circonstance avec Bleuler et Jung. Il poursuivit l'élaboration de ses observations : la *"Psychopathologie de la vie quotidienne"*, le délire et la projection (*Gradiva*, Schreber), les fantasmes originaires, les souvenirs-écrans, le transfert et le contre-transfert, l'analité, l'homosexualité et, bientôt, reprenant le thème antique et nietzschéen du meurtre du père, l'œdipe, dont il fera l'étape cruciale du processus d'hominisation (*Totem et tabou*). Freud fait le lien avec ce que l'on découvre, à son époque, de la préhistoire. Freud est né l'année où fut découvert le crâne de l'*Homme de Neandertal* (1856). L'*Homme de Cro-Magnon* est découvert

aux Eyzies en 1868, le premier *Homo Erectus* en 1891 à Java. Dans ce contexte, le Freud darwinien, a vite pressenti que : « *Les rêves conservent la préhistoire de l'esprit* »⁴.

À la période suivante, 1914 à 1919, se produit une première inflexion théorique : la pulsion agit, certes, mais la relation d'objet la vectorise. Freud introduit le concept de narcissisme, si important de nos jours, qui s'intercalait entre auto-érotisme et relation objectale. Il fallut préciser l'articulation de ces concepts et ce furent tous les écrits d'approfondissement théorique de la période dite "*métopsychoanalytique*", mais aussi de textes inauguraux comme *Deuil et mélancolie*, où le trauma devient la perte d'objet, et *On bat un enfant* sur la genèse des perversions.

Une autre inflexion se produisit en 1920, après la première guerre mondiale : l'introduction de la pulsion de mort et de la deuxième topique (moi, ça, surmoi). La compulsion de répétition, pensée computationnelle en boucle, prenait une part importante à la vie psychique, par dénaturation du principe de plaisir, de même que le poids du collectif et de la morale intériorisée en terme de surmoi. Une deuxième topique s'ajoutait à la première sans l'annuler ni la déprécier. Cette période vit aussi les écrits sur le fétichisme, le clivage, le déni, les différents états des représentations mentales (de chose, de mot), enfin le texte *La négation* dont nous parlera cet après-midi Jean-Marc Cantau. On le voit : de nouveaux paramètres venaient élargir la perspective d'un fonctionnement psychique qui apparaissait progressivement de plus en plus complexe.

De 1930 à 1939, Freud, cancéreux, fatigué puis contraint à fuir le nazisme, résuma une dernière fois le corps de sa doctrine (*Nouvelles Conférences, L'Abrégé*). Ses derniers textes, *Malaise dans la civilisation, Moïse et le monothéisme*, nous lèguent à la fois un regard pessimiste sur l'avenir de l'humanité et une dernière occurrence du traumatisme, après l'agression sexuelle et la perte de l'objet, celle de la blessure narcissique.

Parlant de narcissisme, il faut évoquer le disciple de Freud que fut le hongrois Sandor Ferenczi, "*l'enfant terrible de la psychanalyse*", qui fut *persona non grata* et redevient actuellement fréquentable. On lui doit le concept d'introjection, l'importance de l'analyse du contre-transfert dans la conduite de la cure de patients en grande souffrance narcissique et désignés maintenant comme "*non-névrotiques*". C'est surtout son texte de 1932, *Confusion des langues entre l'adulte et l'enfant*⁵, d'une part et son concept de "*nourrisson savant*" d'autre part qui intéressent notre débat. Ce dernier concept évoque les enfants intellectuellement précoces perçus comme victime d'un clivage précoce du moi et le surinvestissement narcissique des opérations cognitives au dépens de l'investissement objectal (relationnel).

Après Freud, dans le même mouvement de fuite du nazisme, la psychanalyse s'est d'abord développé aux États-Unis. Franz Alexander était d'origine hongroise comme Margaret Mahler. Hartmann était né à Vienne comme Bettelheim et Kohut. Erikson était d'origine allemande. Franz Alexander est un des premiers psychanalystes à s'intéresser à la psychosomatique. Hartmann s'intéresse au moi et à l'adaptation de l'individu à l'environnement qu'au conflit psychique. Ce moi de Hartmann est double : fantasmatique d'un côté, idéatif (ou cognitif ?) de l'autre et pas nécessairement en conflit. On a parlé de "*psychologie du moi*" à propos de l'approche de Hartmann et son école, qui eut une grande influence, mais sera décriée comme non-freudienne aux États-Unis par Heinz Kohut et en France par Jacques Lacan. Margaret Mahler s'est intéressée aux psychoses infantiles et on lui doit le concept de symbiose, repris magistralement par l'argentin Bleger. Bettelheim, avec l'École orthogénique de l'Université de Chicago, eut son heure de gloire quand il parla de l'utilisation des contes, histoires à contenus latents sexuels comme dans la psyché infantile, dans le travail avec les enfants atteints d'autisme. Mais sa contestation de l'autorité parentale et la culpabilisation des mères lui furent

⁴ FREUD, S., 1900, *L'interprétation des rêves* (1900a), Paris PUF, 1967, p. 467.

⁵ FERENCZI S: *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion*. in *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*, Payot, p125-135 1982.

reprochées, de même que le déterminisme exclusivement psychogénétique qu'il prêtait à l'autisme. Il y eut à ce sujet une sévère querelle avec le pédopsychiatre Kanner pour qui il s'agissait au contraire d'un trouble développemental inné. Je vous recommande la lecture du livre de Nicolas Georgieff sur l'autisme pour débrouiller cette délicate et toujours actuelle controverse. Heinz Kohut a pris également ses distances d'avec la métapsychologie freudienne et a inventé le terme de *Self* qui représente le moi en construction d'avant le langage. Ce self est aussi un objet de recherche actuel des neurosciences cognitive (mêmes réseaux neuronaux que ceux de la *Théorie de l'esprit* ?⁶). Otto Kernberg, enfin, fit éclater le triptyque de la psychopathologie freudienne, "*Psychose, névrose et perversion*", et développa une conception originale des états-limites et des pathologies narcissiques, les *Border Line*, qui a pris une grande importance de nos jours. Elle sera reprise en France par Jean Bergeret. On le voit : la psychanalyse américaine prend des libertés avec la métapsychologie freudienne et tend à renoncer au concept de pulsion. Le behaviorisme aura une certaine influence sur elle, comme ce concept "*d'enaction*" (une action visible du psychanalyste dans la cure au lieu d'une simple parole). Ceci aboutira à une nouvelle école, dite "*intersubjectiviste*", où la cure tend à devenir une conversation symétrique, libérée de tout rapport hiérarchisé, ce qui n'est pas sans rappeler "*l'analyse mutuelle*" un temps proposée par Ferenczi.

En Angleterre, du fait de l'arrivée de Freud et de sa fille Anna en 1938, la psychanalyse eut un grand développement. C'est surtout le personnage de Mélanie Klein qui s'impose à partir des années 1940. Son apport à la psychanalyse d'enfant est considérable. Par le jeu, le dessin, elle eut accès à des données inédites sur l'inconscient précoce. Elle découvrit l'intensité des fantasmes archaïques, la force des désirs homicides dans les rivalités entre enfants, l'existence d'un surmoi cruel bien avant l'œdipe, l'emprise de la pulsion de mort, le désir d'attaque du corps de la mère. Elle créa le terme d'identification projective dont Gérard Bayle en France tirera les "*VAP*" (personnalités vampiriques, adhésives, projectives). Elle distinguera l'envie, position binaire précœdipienne, de la jalousie, position triangulaire post-œdipienne. Ses conceptions heurtèrent, là encore, les freudiens classiques au premier rang desquels Anna Freud, ce qui donna les "*Grandes controverses*". Il s'agit d'un enjeu important à partir de deux conceptions de l'analyse de l'enfant : faut-il travailler sur l'état des défenses en fonction des stades du développement libidinal (Anna Freud), ou sur l'affect, les mouvements haineux et les "*positions libidinales*" (Mélanie Klein) ? Cette querelle riche d'un point de vue théorique continue de concerner ceux qui reçoivent, comme Anna Freud, des enfants en période de latence, par exemple dans les CMP et CMPP. Anna Freud invitait le thérapeute à dresser rapidement un profil diagnostique à partir du matériel rassemblé dans les premiers entretiens avec l'enfant et ses parents. Cette tradition analytique, la nécessité d'une première évaluation rapide, formatée, avant la mise en place du traitement, sera aussi celle de Karl Abraham en Allemagne, de Pierre Marty en France pour les patient somatiques.

En Angleterre toujours, parallèlement à Mélanie Klein, d'illustres auteurs ont développé leurs travaux : Michaël Balint (la relation médecin-malade), John Bowlby (l'attachement), Ronald Fairbairn (la théorie de la relation d'objet). Il faut, bien sûr, ici, faire une place d'honneur au pédiatre Donald Woods Winnicott qui propose de nombreux éléments innovants : la préoccupation maternelle primaire, l'illusion primaire, le faux-self, la crainte de l'effondrement, l'objet et l'espace transitionnels. Les post-kleinien ne seront pas moins actifs : Hanna Segal et l'équation symbolique, Herbert Rosenfeld et les cas-limites, Edward Glover et les perversions, Donald Meltzer et l'objet esthétique, Esther Bick et l'observation des bébés, Wilfred Ruprecht Bion et "*l'appareil à penser les pensées*", la capacité de rêverie de la mère, l'attaque des liens dans la psychose.

⁶ Céline DUVAL, Béatrice DESGRANGES, Francis EUSTACHE (Inserm, Caen, Unité 923, CHU Caen), Pascal PIOLINO (Université Paris Descartes, Institut de psychologie, CNRS, UMR 8189), in *Psychologie et Neuropsychiatrie du vieillissement* Volume 7, numéro 1, mars 2009.

En France, l'implantation de la psychanalyse fut plus lente. Comme leurs collègues autrichiens, les psychiatres ont peur du "*pansexualisme*" freudien. La SPP est créée en 1926 sous l'impulsion de René Laforgue et Marie Bonaparte. Après la deuxième guerre mondiale, Sacha Nacht s'intéresse à la psychosomatique, Daniel Lagache à l'agressivité, Maurice Bouvet à la relation d'objet. Arrive la scission de 1953 qui fait suite à un conflit à la fois théorique et institutionnel. Quand les anglais ont su rester un groupe uni malgré leurs "*Grandes controverses*", les français se divisent. Lacan développe d'une part son approche linguistique et structuraliste, mais d'autre part s'oppose à l'IPA sur la question de la scansion, l'interruption de la séance à l'initiative de l'analyste avant les sacro-saintes 45 minutes réglementaires. Pourtant Lacan approfondit certains problèmes laissés en suspens par Freud : l'importance de l'imaginaire et du symbolique, mettant en exergue l'aspect combinatoire de ce dernier en "*structure symbolique*" ; sa réflexion sur la psychose et le transfert psychotique. Il distingue avec brio besoin, demande et désir. Mais en substituant le désir à la pulsion, le signifiant à la représentation de mot, Lacan prend aussi ses distances avec la métapsychologie freudienne. Son refus du point de vue économique, de l'importance de l'affect, l'éloigne de la prise en compte du biologique. Il l'a pourtant effleuré avec le stade du miroir, moment où le jeune enfant, pour le dire en termes neurocognitivistes, relie ses engrammes somatognosiques, la perception visuelle de son image et l'encodage de son prénom, susurré par la voix maternelle, en mémoire auditivo-verbale. Mais Lacan récuse toute conception de la maturation instinctuelle en termes de stades ; le développement de l'enfant, pour lui, répond à un ordre structural logique et non chronologique. Dans un autre ordre d'idée, méfiant devant l'objectivation, critique envers la science, Lacan récuse également toute idée d'évaluation de type expérimental de l'observation clinique. Ces "*grandes controverses*" à la française ont laissé après elles un paysage divisé de la psychanalyse : il y a maintenant quatre écoles de psychanalyse en France. En 1963, le mouvement lacanien se scinde et l'APF est créée par ceux qui s'alignent sur la très réglementaire séance à durée fixe et peuvent ainsi rejoindre l'IPA. Elle garde de l'orientation lacanienne l'insistance sur le langage et le signifiant. Elle compte des membres éminents tels Didier Anzieu, Jean Laplanche, Pierre Fédida. En 1966, une autre scission au sein de l'École freudienne aboutit à la formation du *Quatrième Groupe* rassemblé autour de Piera Aulagnier, Wladimir Granoff, François Perrier, Nathalie Zaltman. Des œuvres très riches sont issues de ce groupe sur la conception de la cure et l'héritage freudien de la réflexion sur la culture. Il faut enfin parler de la période des années 45/65 où naquit la pédopsychiatrie française dominée à l'époque par la pensée psychanalytique avec Michel Soulé, Serge Lebovici, Roger Misès, René Diatkine.

Je souhaite finir cette présentation de la psychanalyse française par l'évocation de deux figures contemporaines : André Green et Pierre Marty. Gérard Pirlot a écrit avec Dominique Cupa un excellent ouvrage sur l'œuvre de Green⁷. André Green, avec son rapport de 1970 sur *L'Affect*, au 30^e Congrès des Psychanalystes de Langue Française, publié ensuite sous le titre *Le discours vivant*, a lui aussi consommé sa rupture d'avec Lacan. Explorant le fonctionnement psychique des états-limites, après Jean Bergeret, il introduit la clinique du vide et la théorie du négatif. Il évoque le désastre développemental que représente pour un nourrisson une mère gravement déprimée sous le label "*Syndrome de la mère morte*". Il réconcilie les tenants de la théorie pulsionnelle et ceux de la relation d'objet en proposant un "*couple pulsion-objet*" comme cofacteurs de construction du psychisme. Pour lui, fidèle à Freud, le sexuel reste un invariant décisif et il s'inquiète de son atténuation dans le kleinisme au profit du relationnel. Son rapport avec les sciences dures reste paradoxal : se voulant homme du dialogue avec les neuroscientifiques, il pose comme préalable la causalité psychique et réfute lui aussi toute approche expérimentale de la psychanalyse.

C'est l'opposé de la position de Pierre Marty qui ne dédaigne pas les données chiffrées dans l'observation clinique, qui permettra à la psychosomatique de sortir du modèle de la conversion

⁷ PIRLOT, G., CUPA, D. *André Green. Les grands concepts psychanalytiques*, PUF, 2011.

hystérique, qui donnera toute son importance au facteur aléatoire dans le fonctionnement mental. En 1990, les *Annales d'Oncologie*⁸ ont publié les résultats d'une étude portant sur soixante-six patientes à qui l'on venait de découvrir un nodule du sein. Chacune de ces patientes eut un entretien d'investigation avec des psychanalystes psychosomatiques de l'Ecole de Paris avant la réalisation de la biopsie. À l'issue de cet entretien, chaque cas était d'une part classé dans un des trois sous-groupes (haut risque de cancer, risque moyen, risque faible) et d'autre part répertorié selon la classification psychosomatique. L'étude de concordance, réalisée en double-aveugle, a montré des corrélations significatives entre le cancer et certains items de la nosographie psychosomatique : névrose mal mentalisée, angoisses diffuses, idéal du moi prédominant, et, surtout, deuils non élaborés. Les psychanalystes sont en général réticents à l'idée d'une exploitation statistique de leur travail clinique. De telles études sont pourtant éclairantes, comme ici sur le processus de somatisation. Elles ont aussi l'avantage de promouvoir un langage commun entre deux populations qui nous intéressent ici : neuropsychologues et psychanalystes. Très au fait des sciences cognitives naissantes, Pierre Marty reprendra certains termes de leur vocabulaire pour créer de nouveaux concepts : la pensée "*opératoire*" (terme piagétien), de "*mentalisation*" (terme emprunté à la philosophie de l'esprit).

Au niveau international, un dernier développement de la psychanalyse est la neuropsychanalyse. Ses promoteurs en sont le sud-africain Mark Solms et l'américain Jaak Panksepp. La création de la *Société Internationale de Neuropsychanalyse* fait suite à des rencontres entre Mark Solms et un groupe de psychanalystes du New York Psychoanalysis Institut. En 1995, Mark Solms écrit un article qui fera date chez les neuropsychologues à propos du travail du rêve⁹. En 1998, Eric Kandel lança un pavé dans la marre en appelant à une renaissance de la psychanalyse. Il faut aussi noter, bien avant cela, l'article de Karl Pribram de 1965 sur *l'Esquisse*¹⁰. L'intérêt pour la neuropsychanalyse a été longtemps cantonné aux pays anglo-saxons et cette discipline trouvait peu d'écho en France. Des neuroscientifiques renommés s'y intéressent cependant, comme Antonio Damasio (University of Southern California), Jaak Panksepp (Washington), Karl Pribram (Yale), Yoram Yovel (Columbia), Daniel Schacter (Harvard), Todd Sacktor (Albert Einstein College, New York). En France, et en Europe, s'y intéressent maintenant de nombreuses personnalités de la psychanalyse et des sciences¹¹. Il ne s'agit pas d'une nouvelle école de psychanalyse, mais bien d'une sorte de *think tank* où dialoguent psychanalystes et neuroscientifiques.

Pour mon propos d'aujourd'hui, voici que le mouvement psychanalytique contemporain est héritier d'une longue tradition scientifique qui nous a légué les éléments dont nous parlera Gérard Pirlot et qui constituent les items que cherche à évaluer chaque psychanalyste lors des premiers entretiens à l'écoute de l'association libre : gestion des affects, nature de la relation d'objet, fluidité de la remémoration, de l'évocation fantasmatique, trame des rêves, répartition des investissements, des identifications, rapport projection/introjection, rapport refoulement/clivage, richesse de la symbolisation, nature des défenses, intensité et polarité transférentielle, nature du contre-transfert. Ceci fait 13 items extraits de l'observation clinique

⁸ JASMIN, C., LÊ M.G., MARTY, P., *Evidence for a link between certain psychological factors and the risk of breast cancer in a case control studie*, Annals of Oncology, 1990, 1, p. 22-29.

⁹ SOLMS, M., *New findings on the neurological organization of dreaming : implication for psychoanalysis*, in The Psychoanalytic Quarterly, 1995, 64, p. 43-67.

¹⁰ PRIBRAM, K., *Freud s'project. An open biologically based model for psychoanalysis*, in Greenfields NS, Lewis WC Ed., *Psychoanalysis and current biological thought*, The University of Wisconsin Press, 1965.

¹¹ Marianne Robert (SPP), Catherine Couvreur (SPP), Roger Perron (SPP), Jacqueline Schaeffer (SPP)¹¹, Lisa Ouss-Ryngaert (Necker), Bernard Golse (Necker, APF), Nicolas Georgieff (Lyon, Vinatier), Daniel Widlöcher (Paris VI, APF, ancien président de l'IPA), Jean-Paul Tassin (Paris, Inserm, collège de France), Alain Braconnier (APF), Bianca Lechevalier (SPP), René Roussillon (Lyon, SPP), Pierre-Henri Castel (CNRS Paris-Descartes, psychanalyste ALI), Pierre Delion (CNRS, Lille II, APF), Sylvain Missonnier (Paris V, SPP), Eric Stremler, Annaïk Feve ... En Europe, nous trouvons les noms de François Ansermet (psychanalyste, Genève), Ariane Bazan (psychanalyste, Bruxelles), Pierre Magistretti (Lausanne), Gertrudis Van de Vijver (Gand).

par le psychanalyste. Rien n'empêche de les quantifier à des fins d'exploitation statistique, hors les "*difficultés narcissiques de l'observateur*", pour citer le titre d'un article de Pierre Marty¹².

III. Histoire des neurosciences cognitives

La grande innovation du modèle du genevois Piaget qui, après sa thèse de biologie fut élève de Pierre Janet à Paris, fut d'élaborer une théorie du développement de l'intelligence. Son premier article de 1920 traite du rapport entre la psychanalyse et la psychologie de l'enfant. Il vise ainsi à unifier les deux courants dominants en psychologie : la gestalt qui voit le cerveau comme ensemble de structures innées, et le behaviorisme qui le voit comme une "*cire molle*" sur laquelle s'inscrivent les apprentissages. Comme Karl Abraham avec le développement libidinal, il conçut des stades : sensori-moteur, opératoire, formel. Son objet d'étude est le développement cognitif et il laisse de côté le rôle des affects et de la culture. Pour lui, l'environnement humain influence peu le développement cognitif. Le modèle piagétien est constructiviste : le cerveau, support biologique de la connaissance, est initialement vierge de toute inscription symbolique et se construit selon un programme. Une première critique émane de Henri Wallon et Lev Vygotski dès les années 1930 : on ne peut pas s'intéresser au fonctionnement cognitif en laissant de côté affect et environnement social. Une autre critique est faite en 1975 par Noam Chomsky, un des fondateurs des sciences cognitives : son courant nativiste s'oppose au constructivisme de Piaget à propos des compétences précoces des bébés. Pour le linguiste Chomsky, certaines compétences cognitives, comme le langage et les habiletés numériques, sont un héritage phylogénétique inné et le cerveau est pré-formaté pour les rendre d'emblée fonctionnelles. Une école américaine néo-piagétienne va naître dans les années 1980. Le psychologue Robbie Case propose un modèle où la mémoire de travail, dernière née dans l'Évolution, devient un élément clé du développement de l'intelligence. Dans les années 1990, un modèle dynamique fait son apparition avec Robert Siegler : plus de stades en escalier mais des "*vagues*" qui se chevauchent, ainsi que Mélanie Klein l'avait proposé pour le développement affectif avec sa notion de "*périodes*", notion reprise par Maria Montessori (les "*périodes sensibles*" et l'importance de laisser l'enfant choisir ses stratégies d'apprentissage). En France, Olivier Houdé partagera cette approche évolutionniste et décrit la pensée de l'enfant comme une "*jungle*" où les compétences de l'enfant et de l'adulte se bousculent, ce qui nécessite, pour choisir, une forte capacité d'inhibition. En 1970, Robert L. Fantz met au point une méthode d'observation du bébé fondée sur le temps de fixation du regard comme indicateur de l'investissement cognitif précoce. Cette méthode permet à Elisabeth Spelke et Stanley Wassermann de prouver que dès 3/4^e mois le nourrisson possède la permanence de l'objet. Ce courant néo-piagétien est dominé par les expériences sur les compétences précoces du bébé.

Concernant l'influence du milieu social sur le développement cognitif, des recherches furent entreprises dans les années 1990 par le psychologue américain John Flavell ; il explore quand et comment les enfants font appel à des entités mentales inobservables (croyances, intentions, désirs, connaissances, ...) pour comprendre les conduites humaines. John Flavell sent lui aussi le risque de s'en tenir au raisonnement logico-mathématique pour qualifier le fonctionnement mental ; il préfère parler, comme Freud, de processus de pensée, une entité globale coiffant l'affectif et le cognitif.

Avant d'évoquer davantage l'évolution de la psychologie cognitive, il faut rapidement évoquer le mouvement important que fut le *behaviorisme*, véritable rupture épistémologique, provoquée par l'article inaugural de John Watson en 1913, dans le champ de la psychologie scientifique de l'époque dominée par la psychologie introspective allemande ((Fechner, Helmholtz, Wundt) dont la psychanalyse peut être considérée comme une version, également influencée par le pragmatisme de William James aux USA, l'expérimentation du

¹² MARTY P. *Les difficultés narcissiques de l'observateur devant le problème psychosomatique*. Revue française de Psychosomatique 1993, 4:147.

conditionnement par l'école russe. Pour le *behaviorisme*, il s'agit d'oublier la "boîte noire" cérébrale et de s'en tenir à l'observable, ce qui apparaît dans l'univers matériel, c'est-à-dire le comportement. Watson fait sienne les expériences de Pavlov sur le conditionnement et développe ce qui sera désormais au centre de la théorie behavioriste : le modèle de l'apprentissage. En renonçant à toute introspection le behaviorisme se prive de tout accès aux activités internes du système : ceci sera rapidement sa limite et le *behaviorisme* sera amendé par Tolman et Hull qui, en introduisant la notion de "drive" prennent en considération les "constructions conceptuelles" de la boîte noire, ce qui donnera naissance aux théories de la médiation. Le coup de grâce au *behaviorisme* sera donné aux USA par Noam Chomsky en 1957 avec l'introduction dans les débats de la psycholinguistique et, bientôt, de la théorie de l'information. Paradoxalement, c'est dans les suites du déclin aux USA du *behaviorisme* que se développe dans les années 1970 en Europe les thérapies comportementales. Elles seront progressivement remplacées par les thérapies cognitives. Toutes deux se veulent une "psychologie objective" et s'opposent ainsi à la "psychologie subjective" dont la psychanalyse reste la référence. Le DSM nord-américain, par souci d'objectivité et de concordance entre les observateurs, reste marquée par le *behaviorisme* en se limitant par méthode "à une clinique du comportement observable et à des anomalies objectives de la communication et du langage"¹³ ; je cite Nicolas Georgieff dans son ouvrage sur l'autisme.

Les sciences cognitives remplaceront le behaviorisme. Elles ont émergées dans les années 50, avec la naissance de l'informatique. Elles sont pluridisciplinaires et la philosophie de la connaissance y intervient qui cherche depuis longtemps à élucider les énigmes de la cognition, c'est-à-dire comment le cerveau gère la connaissance. En 1936, le logicien anglais Alan Turing jetait les bases mathématiques et conceptuelles de ce qui deviendra, au cours de la décennie suivante l'ordinateur électronique programmable. Sa machine transforme le langage symbolique, dont nous avons vu avec Freud et Lacan l'importance pour le travail psychique, en algorithmes, suite de calculs élémentaires. Le projet, pour les suiveurs d'Alan Turing, n'était rien de moins que d'arriver à une explication matérialiste et à une simulation physique du fonctionnement mental. La première cybernétique naît des *Conférences de Macy*, (dix sessions à l'institut Macy de New York de 1946 à 1953) qui réunissent, outre les six cybernéticiens de la première heure (McCulloch, Wiener, von Neumann, Rosenblueth, Bigelow, Pitts), des mathématiciens, des anatomistes, des physiologistes, des naturalistes, des psychologues, des anthropologues, des sociologues, des linguistes et des philosophes. Une année décisive sera 1956 avec le premier congrès de la théorie de l'information qui intègre dans une même voie de recherche la psychologie expérimentale, la linguistique, l'intelligence artificielle. Pour les chercheurs de cette époque, reprenant le projet de langue universelle de Leibniz, la pensée est une activité computationnelle : "Penser, c'est calculer". En 1967 Ulric Neisser publie un livre intitulé *Psychologie cognitive* et en 1968 Atkinson et Shiffrin présentent une nouvelle théorie cognitiviste de la mémoire qui illustre cette nouvelle psychologie. Le terme "*Sciences cognitives*" apparaît en 1975. Le développement des sciences cognitives est depuis en expansion et ses applications se veulent larges : toute activité dans laquelle intervient l'être humain en tant qu'il perçoit, délibère, forme des intentions et cherche à les réaliser. Se représenter l'activité mentale uniquement comme une activité de calcul a pourtant ses limites. C'est dans cette même période d'émergence des "*sciences de l'information*" que naissent également un renouveau de la neurophysiologie sous l'impulsion du canadien Wilder Penfield (l'homoncule sensitif et carte de l'anatomie fonctionnelle du cerveau) et c'est à Montréal que va naître le "*neurocognitivism*" qui prendra son essor décisif aux USA dans un second temps, après l'invention de l'IRM. En 1969 Mac Lean propose sa théorie des trois cerveaux et jette les bases de la psychologie évolutive. Les découvertes réalisées par l'imagerie médicale fonctionnelle amènent à revoir la représentation que la neurologie avait du cerveau : la "boîte noire" devient visible, et apparaît beaucoup plus complexe qu'on ne l'imaginait. Son activité est

¹³ GEORGIEFF, N., *Qu'est-ce que l'autisme ?*, Dunod, 2008, p. 31.

organisée en modules relativement autonomes mais hiérarchisés et largement interconnectés (Jerry Fodor, 1982, "*Large scale network*"). Elle reste très dépendante de l'environnement par sa neuroplasticité. Cette idée de plasticité cérébrale fut énoncée d'abord par Ramon y Cajal (1906), reprise par William James (1890). Mais c'est Geoffrey Raisman dans son article de 1969 qui montre la capacité du neurone à constituer de nouvelles synapses. On sait maintenant que le neurone est susceptible de se développer ou de régresser en fonction de son implication dans un réseau. Le réseau lui-même change ses connexions au cours du temps. Ce temps peut être phylogénétique comme le montre Stanislas Dehaene¹⁴ avec sa théorie du "*recyclage neuronal*" à propos de l'acquisition de l'écriture et de la lecture. Le cerveau est enfin capable de produire des cellules-souches et de nouveaux neurones. En 1986, JP Changeux publie "*L'homme neuronal*" et développe le concept "*d'épigenèse par stabilisation sélective des synapses*". Pour lui, comme pour Chomsky, certaines compétences cognitives sont présentes génétiquement dès la naissance et l'interaction avec l'environnement en élimine progressivement celles qui ne sont pas investies. "*Apprendre, c'est éliminer*". Cette idée exprimée par Gérald Edelman en terme de "*Darwinisme neuronal*".

La neuropsychologie, née des travaux d'anatomie-pathologique de Broca, Wernicke, va rejoindre ce mouvement neurocognitivist. C'est William Osler, à Baltimore, qui crée au début du XXe siècle le terme de neuropsychologie. Cette discipline étudie de substrat cérébral dans sa relation avec une fonction psychologique. Une de ses découvertes sera la "*théorie de l'esprit*", cette capacité qu'ont précocement les enfants à attribuer des pensées et des sentiments, des croyances, à eux-mêmes et à autrui. Ce concept de théorie de l'esprit a été proposé en 1978 par Premack et Woodruff¹⁵ : il existe des réseaux neuronaux spécifiques dédiés à la gestion du self d'une part, au décryptage des intentions d'autrui d'autre part. Uta Frith fera en 1992 l'hypothèse que les enfants avec autisme n'ont pas de théorie de l'esprit. Les neurosciences vont obliger à repenser l'approche cognitiviste première en y injectant la notion de *connexionnisme*. L'intelligence artificielle computationnelle est en relatif échec face à une activité cérébrale qui apparaît alors trop complexe pour être simulée ; ses promoteurs doivent réduire leurs ambitions et se réfugient dans des domaines plus restreints : le traitement automatique des langues, la vision artificielle, les images de synthèse. En 1996, le super-ordinateur d'IBM, Deep Blue, perdra la partie d'échecs contre Garry Kasparov. Le projet de simulation physique du fonctionnement mental est en panne. Fin 2005, en France, par exemple, le Commissariat à l'Énergie atomique s'est doté d'un système informatique parmi les plus puissants du monde dédié au calcul scientifique intensif : *Tera 10*. Il pèse trois cent tonnes, occupe six cent mètres carrés, consomme deux millions de watts. Un cerveau humain pèse moins de deux kilos, tient dans une boîte crânienne et consomme dix watts.

Plus les découvertes des neurosciences progressent, plus il faut se rendre à l'évidence : la cognition est un phénomène biologique et social hypercomplexe et le cerveau "*l'objet le plus complexe de l'univers*" (Marc Jeannerod). Sous son impulsion, la direction du CNRS décide de créer en 1997 à Lyon l'*Institut des sciences cognitives* dans le but de rassembler les disciplines concernées par les sciences cognitives. On s'achemine vers une séparation structure/fonction, le hardware et le software, la machine et le traitement de l'information. Les neurosciences cognitives quittent un point de vue individualiste, internaliste, nativiste, pour en arriver au constat d'une cognition comme phénomène incarné, social et relationnel où l'affect n'est pas un artefact. Touchant, après bien d'autres disciplines, à la question sensible de la nature de l'homme, n'ayant probablement pas atteint sa maturité par défaut d'unité doctrinale, le neurocognitivism apparaît divisé en deux approches. La première resterait fidèle à la théorie computo-représentationnelle et au modèle physique du cerveau comme réseau de calculateurs agissant par algorithmes sur des représentations symboliques internes : tout état mental est identique à un état physique (Putnam). L'autre, connexionniste, voit le travail mental issu d'un

¹⁴ DEHAENE, S., *Les neurones de la lecture*, Odile Jacob, 2008.

¹⁵ PREMACK, D., WOODRUFF, G., *Does the chimpanzee have a theory of mind ?* Behav Brain Sci 1978 ; 1 : 515-26.

réseau d'automates indépendants mais travaillant de façon massivement parallèles avec une dose d'aléatoire.

Cette dose d'aléatoire, qui rend la cognition incarnée et oblige au calcul stochastique, cette part d'irrationnel dans un système logique, ce pourrait être l'activité fantasmagorique, produit de l'inconscient freudien et spécialité des psychanalystes ; cette dose d'aléatoire qui s'exprime par le fantasme conjugué l'inné ("*fantasmes originaires*"), l'acquis ("*le père de la préhistoire personnelle*"¹⁶), les incessantes mises à jour mémorielles et, via le principe plaisir-déplaisir, facilite ou inhibe le frayage neuronal, puis l'investissement de tel ou tel réseau cognitif.

Voici une histoire neuro-clinique intéressante. Dans une étude sur les compétences des cerveaux divisés¹⁷, les *split brain*, le chercheur Michael Gazzaniga, de l'Université de Californie, raconte une édifiante histoire. À la recherche de ce que pourrait « dire » d'original l'hémisphère droit (qui, exclusivement sensitif, n'a habituellement pas compétence verbale), il inventa un protocole complexe assez productif. Il proposa un test à un jeune lycéen gravement épileptique et amputé de son corps calleux, garçon doté d'un hémisphère droit à la compétence langagière suffisamment développée pour comprendre des mots isolés. Il posa des questions orales (captées par l'hémisphère gauche) amputées du mot-clé permettant d'y répondre. Ce mot-clé était présenté visuellement de telle sorte que seul l'hémisphère droit pouvait le lire. Ainsi, seul l'hémisphère droit disposait de toute l'information nécessaire pour formuler la réponse. Exemple : « *Peux-tu épeler le mot ... ?* ». Et le mot « *loisir* » était présenté visuellement. Le patient répondait par écrit en manipulant des lettres de Scrabble (avec la main gauche, commandée par l'hémisphère droit) ; ainsi, l'hémisphère droit, incapable de parler, pouvait néanmoins écrire. Ce protocole permettait de comparer les réponses séparées des deux hémisphères à une série de questions. Le résultat fut que les réponses variaient peu en moyenne, sauf sur deux items : l'hémisphère droit était plus enthousiaste, ambitieux et spontané. À la question : « *Que veux-tu faire après le lycée ?* », quand l'hémisphère gauche avait répondu « *Dessinateur industriel* », le jeune homme, lui-même étonné, vit sa main gauche écrire : « *Pilote de course* ». Gazzaniga parle de réponse hasardeuse ; un psychanalyste ne peut s'empêcher d'y voir tout autre chose. Serait-il possible que née dans les profondeurs somatiques et limbiques, la pulsion s'habille de désir dans l'hémisphère droit, et que l'hémisphère gauche, social, soit chargé de la tempérer ? C'est ce qu'imagine Gérard Pommier¹⁸.

La neuropsychologie, issue de l'anatomie-pathologie du XIXe siècle, de William James et Osler aux USA, de Lev Vygotski et Luria en Russie, marquée de behaviorisme expérimental, de l'informatique, des statistiques, d'imagerie médicale, est donc l'application clinique des neurosciences cognitives. Sa pratique implique de prendre en compte la modularité du fonctionnement cognitif. Concernant le bilan neuropsychologique de l'enfant, les opérations cognitives explorées par les tests concernent quatre modules : agir, parler, se souvenir, comprendre. Visant l'étude de ces fonctions psychologiques en lien avec son substrat cérébral, la neuropsychologie postule que le relationnel et l'affectif ne sont pas à l'origine de troubles dits "*spécifiques*" que l'on appelle maintenant les « *troubles dys* » (dysphasie, dyslexie, dyspraxie, dysorthographe, dyscalculie, ...). Pour L'OMS, depuis 1991, la dyslexie par exemple est classée parmi les « *troubles de la fonction symbolique* » et consiste en un retard dans l'acquisition du langage écrit d'origine développementale. Les définitions des troubles « *dys* » reprises par les différentes recommandations ministérielles, celles de l'INSERM, de l'ANAES¹⁹

¹⁶ FREUD, S., *Le moi et le ça*, 1923, Paris, Payot, 1951, p. 153. À propos de l'influence des fantasmes parentaux sur le développement précoce, voir aussi : FAIN, M., 1971, *Prélude à la vie fantasmagorique*, Colloque de la SPP, Les fantasmes, décembre 1970, RFP Vol 35, N°2-3, p. 291-364.

¹⁷ LeDoux J., Wilson DH., Gazzaniga M., (1977), *A divided mind*, Annals of Neurology, 2, 1977, p. 417-421.

¹⁸ POMMIER G: *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*. Flammarion, 2004.

¹⁹ Circulaire n° dhos/01/2001/209 du 4 mai 2001, relative à l'organisation de la prise en charge hospitalière des troubles spécifiques d'apprentissage du langage oral et écrit. Circulaire 2002-024 du 31 janvier 2002 relative à la

confirment leur champ nosographique étroit et recommandent, plutôt que ce préfixe « *dys* », d'utiliser l'expression complète « *trouble spécifique du langage écrit* ». « *Spécifique* » veut alors dire ici isolé et d'étiologie inconnue. Une hypothèse scientifique actuelle est que la dyslexie, par exemple, provienne d'une mutation génétique qui désoriente in utero la migration de corps neuronaux à destination de la région occipito-temporale ventrale gauche²⁰. Ces troubles spécifiques des apprentissages scolaires concerneraient de 6 à 8% de la population enfantine²¹. Les ouvrages de neuropsychologie²² expliquent que le diagnostic de trouble « *dys* » est une démarche d'exclusion. L'enfant dyslexique ni déficient, ni porteur d'une lésion neurologique, ni de déficit sensoriel, ni de trouble psychologique sévère. Le retard de l'acquisition du langage écrit doit au moins être de deux ans (début du CE2 donc). Il convient, en théorie, de pratiquer en préalable à ce diagnostic un Wisc, une imagerie cérébrale, un EEG, des bilans auditif et visuel, une évaluation de personnalité. La totalité de ce bilan, on s'en doute, est difficile à réaliser, de sorte qu'on aboutit souvent à un diagnostic approximatif mais rassurant où le mot « *dyslexie* » (origine développementale) est utilisé à la place de « *trouble lexicographique* » (origine environnementale).

À propos du même enfant, nous le verrons cet après-midi avec Muriel Escribe, la neuropsychologue parle de substrat neurologique du trouble et de difficultés relationnelles secondaires là où le psychanalyste, nous le verrons avec Gérard Pirlot, parle de sexualité infantile, d'identification, d'investissement, de clivage. S'il s'agit du même enfant, il ne s'agit pas du même objet d'étude car l'investigation ne vise pas le même domaine d'activité mentale (cognitif-affectif), bien que depuis les travaux du neuropsychologue Damasio²³, l'émotion est étudiée par les neurosciences cognitives. La connaissance d'un côté, le principe plaisir-déplaisir de l'autre. Ce n'est pas le même vocabulaire parce que ce n'est pas le même cadre de pensée, le même paradigme. Sans perdre du temps avec l'opposition entre déterminisme génétique et déterminisme environnemental, dont Nicolas Georgieff nous dit, à propos de l'autisme, qu'il s'agit d'une impasse²⁴ tant ces deux facteurs paraissent maintenant intriqués de façon complexe, c'est bien la différence des méthodologies, toutes deux cliniques, mais l'une quantifiée et pas l'autre, qui donne évidemment des contenus de transmission aux tiers, aux parents et aux partenaires institutionnels qui, différents, sont complémentaires.

Le bilan neuropsychologique, nous le verrons avec Hayatte Selmaoui, recourt à une méthodologie particulière, utilisant le raisonnement hypothético-déductif. Analyser chaque épreuve proposée en fonction de trois critères de base (nature des entrées à traiter, de la tâche, des sorties). Il utilise le recoupement de plusieurs épreuves choisies pour en déduire, étape après étape, quel est le module en cause, d'où la structure en arbre logique de l'investigation par le neuropsychologue. Il commence par les échelles de Wechsler et l'utilisation des sub-tests verbaux et non-verbaux donne une liste de 13 d'items : ICV, IRP, MT, similitudes, compréhension, vocabulaire, cubes, identification de concepts, matrices, mémoire des chiffres, séquences lettres-chiffres, codes, symboles. Nous verrons que le profil cognitif ainsi obtenu peut se projeter en parallèle des items de l'investigation psychanalytique.

mise en œuvre d'un plan d'action pour les enfants atteints d'un trouble spécifique du langage oral ou écrit. Bulletin Officiel du Ministère de l'Éducation nationale n°6 du 07/02/2002, relatif à la mise en œuvre d'un plan d'action pour les enfants atteints d'un trouble spécifique du langage oral. INSERM, *Dyslexie, dysorthographe, dyscalculie, bilan des données scientifiques, synthèse et recommandations*, Paris, 2007. Agence Nationale d'Accréditation et d'Évaluation en Santé (ANAES, 2007) : « *La dyslexie est un déficit durable et significatif du langage écrit qui ne peut s'expliquer par une cause évidente. Les causes les plus fréquentes de troubles d'apprentissage doivent être écartées : déficience intellectuelle, trouble sensoriel, maladie neurologique, carence éducative, trouble de la personnalité* ».

²⁰ DEHAENE, S., *Les neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 93.

²¹ DEHAENE, S., *Les neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 312.

²² MAZEAU Michèle, *Le bilan neuropsychologique de l'enfant*, Masson, 2008 ; LUSSIER Francine, FLESSAS Janine, *Neuropsychologie de l'enfant*, Dunod, 2009

²³ DAMASIO A: *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Odile Jacob 2003.

²⁴ GEORGIEFF, N., *Qu'est-ce que l'autisme ?*, Dunod, 2008, p. 40.

IV. Convergences et divergences

Imaginer au sommet pour le diffuser à la base (*top-down*) un modèle scientifique qui rende compte du neurocognitivism et de la psychanalyse n'est pas actuellement concevable. La plupart des neuroscientifiques travaillent de façon strictement expérimentale et craignent le retour à la psychologie introspective du début du XIXe siècle que représente pour eux la psychanalyse. Certains, pourtant, ne craignent pas ce qui leur apparaît un détour, non un retour, conscients d'une nécessité de contextualiser leurs résultats, ni, pour ce faire, de se frotter au freudisme comme Pribram, Damasio, Edelman, Vincent, Jeannerod, Georgieff, Tassin, Atlan, Prochiantz. Xavier Saint Martin, dans son *Essai de psychanalyse cognitive*, soutient l'idée que, pour trouver un nouveau développement, l'intelligence artificielle doit faire appel aux concepts freudiens, surtout à celui de principe de plaisir. Il rappelle cette vérité : "*l'appareil psychique ne vise pas d'abord la connaissance, mais la réalisation du désir*"²⁵. Vittorio Gallese parle "*d'embodied cognition*", de cognition incarnée. Pour ces chercheurs, l'activité cérébrale est immergée dans le corps ; les états du corps sont encartés dans le cerveau et influencent son fonctionnement. Le cerveau néo-mammalien est en besoin impérieux d'engrammer les signaux de ses homologues congénères comme le montre la découverte des neurones miroirs par Rizzolatti en 1996, ainsi que leur rôle dans la théorie de l'esprit, l'empathie, l'identification. Quelle que soit la formation du clinicien, ce qu'il explore, soit par l'investigation analytique, soit par l'investigation neuropsychologique, c'est simultanément une personne et un cerveau. Ce que les entretiens et les tests explorent, c'est la production d'un réseau, un "*état central fluctuant*" comme dit JD Vincent²⁶.

Il y a des bases communes entre neuropsychologie et psychanalyse : un déterminisme scientifique, une ouverture à la compréhension plurielle des causes, une pratique uniquement relationnelle, intersubjective. Il y a des concepts partageables : l'affect et "*l'embodied cognition*", le frayage et l'épigenèse, liaison/déliasion et plasticité cérébrale, identification et neurones-miroirs, relation d'objet et théorie de l'esprit, empathie, topiques et "*comparateur*" mémoire/perception. Il y a, enfin, des divergences : la conception de la mémoire, surtout, avec "*l'étrange phénomène du refoulement*" (Naccache, *Le nouvel inconscient*), la sexualité infantile, avec l'élément majeur qu'est l'influence des fantasmes parentaux sur les investissements cognitifs, la pulsion, la conception du trauma dans ses différentes versions freudiennes, le rôle de l'angoisse.

Du côté des psychanalystes, il resterait deux réformes à engager pour que l'on ne puisse plus dire²⁷ comme dans un article du Monde de 2006 que "*les psychanalystes ont peur des sciences*". Il s'agirait d'abord d'adopter la plus extrême prudence dans les hypothèse étiologiques, notamment ne plus envisager la relation mère-enfant en terme de causalité linéaire dans les troubles constatés. En ceci, je rejoins Nicolas Georgieff. Ce raisonnement affecte directement la théorie du trauma pour les psychanalystes. Ensuite, les psychanalystes pourraient promouvoir un corps de "*psychanalystes-épidémiologues*" qui auraient pour objectif de rendre la pratique freudienne exprimable en termes chiffrés. Rien, scientifiquement, ne s'y oppose.

Dès lors, Nicolas Georgieff a raison d'écrire : "*La véritable opposition sépare les défenseurs d'une pratique pluridisciplinaire intégrant des approches complémentaires, et les défenseurs d'une pratique exclusive et pure*". (N. Georgieff, *Ib.* p. 113.)

* * *

Proposition de diagramme rassemblant les données de l'investigation psychanalytique et neuropsychologiques :

²⁵ SAINT-MARTIN, X., *L'appareil psychique dans la théorie freudienne. Essai de psychanalyse cognitive*, L'Harmattan, 2008, p. 57.

²⁶ VINCENT J-D: *Biologie des passions*, Odile Jacob, 1990.

²⁷ FERROUL Yves, *Les psychanalystes auraient-ils peur de la confrontation scientifique ?* Le Monde 18/12/2006.

Items neuropsychologiques



Items psychanalytiques

